

N É C E S S I T É
D E L A
G U E R R E
E T
D A N G E R S D E L A P A I X.

P A R
M. LE COMTE DE MONTGAILLARD.

*Fecundum concute pedus,
Disjice compositam pacem, sere crimina belli:
Arma velit, poscatque simul, rapiatque juventus.*
V. ÆN. L. VII.

A L A H A T E,

Chez J. BOOL Junior, Libraire dans le Hoogstraat.

E t A L O N D R E S,

Chez E. HARLOW, Libraire de Sa Majesté, Pall Mall.

1^{er} Octobre 1794.



NECESSITE

DE LA

GUERRE

ET

DANGERS DE LA PAIX.

—————

PAR

M. LE COMTE DE MONTCAILLARD.

—————
Paris chez les Libraires, chez les Vendeurs de
Bibliques, chez les Vendeurs de
Nouveaux Livres, chez les Vendeurs de
V. M. L. VII.

—————

A LA HATTE.

Cher J. BOULANGER, Libraire dans le Hooftstraat.
Cher J. BOULANGER, Libraire dans le Hooftstraat.
Cher J. BOULANGER, Libraire dans le Hooftstraat.

1^{re} Octobre 1794.



AVANT-PROPOS.

Dans les tems de troubles & de divisions, les circonstances sont tellement bizarres & difficiles, qu'elles enlèvent, presque toujours, à l'homme privé son obscurité & son bonheur. Inquiet de celui de sa patrie, si cet homme élève, un moment, sa voix en faveur de la vérité; s'il dit quels furent les crimes d'un parti, & les malheurs de l'autre; devenu alors, l'objet de la haine des ignorans ou de la crainte des coupables, réduit à sa seule conscience & fort de son seul témoignage, cet homme est partout déchiré, ou partout insidieusement loué; tout, jusques à l'amitié, cherche à trahir la confiance, & la perfidie même vient au secours de la sottise.

Forcé d'obéir à des considérations que je

(4)
me ferai toujours un devoir de respecter, je dirai quels sont les moyens que l'Europe peut conserver encore ; j'écrirai sans crainte comme sans témérité. Il est, je le fais, un tort que les ennemis de la Royauté ne me pardonneront jamais, c'est celui d'avoir été irréprochable : car en perdant le droit d'être généreux, les constitutionnels ont renoncé à celui d'être justes. Sûr de mériter leur haine, je n'éviterai que leurs suffrages. Il faudrait avoir partagé leurs principes, ou approuvé leur conduite, & j'ai préféré constamment leur calomnie.

Je le déclare donc, hautement, je ne connais que deux partis sur le globe : il faut être Royaliste ou Jacobin, sujet fidèle de son monarque & de son gouver-

nement, ou violateur de ses mandats & de ses lois. Tous ces noms, à l'abri desquels se sont réfugié l'ambition, l'ingratitude & l'infidélité; tous ces constitutionnels, que tant de malheurs accusent aujourd'hui de tant de crimes, mais, qui se faisant une vertu des forfaits de la convention, osent méconnaître ce généreux mépris qui les protège sur une terre étrangère; tous ces mandataires, qui n'ont su braver que leur conscience, & montrer du courage que contre leur Roi; tous ces membres de la première convention nationale de France (*), qui ont

(*) Il serait sans doute, inutile de dire que je n'ai pas l'intention de comprendre sous une telle dénomination ces députés chers à l'honneur, ces véritables Français qui ne désertèrent jamais sa cause, ces sujets qui jurèrent de rester fidèles au sang de St.

usurpé les malheurs de l'émigration, se sont ralliés contre moi, en faveur de leurs principes; je suis devenu criminel, à leurs yeux, parceque je n'ai pas voulu tromper les puissances, parceque je n'ai pas voulu faire parler le peuple Français selon les vues de ces assassins, parceque j'ai dit combien le peuple Français méprisait & accusait les constitutionnels. Ils m'ont promis cette haine qu'ils ont vouée à la monarchie, & plus jaloux de

Louis, ces hommes qu'un grand écrivain appella, dans ses Pages immortelles, les derniers des Romains: l'estime publique les sépare de tous les constitutionnels dont il est ici question; & on s'honore de rendre à ces députés aux Etats-Généraux la justice qu'ils n'ont jamais cessé de mériter. Mais, je fais cette observation pour ôter aux calomniateurs, jusqu'à ce prétexte de mon silence qu'ils n'eussent pas manqué d'interpréter contre moi & surtout en faveur de leur conduite.

me supposer des torts que de justifier des crimes, ils osent conspirer, encore, le bonheur de la nation qu'ils ont précipitée dans les abîmes de la révolution ! désespérant de me faire épouser leurs principes, il n'est point de fables absurdes, de projets atroces, ou de desseins ambitieux ; il n'est pas de lâchetés, il n'est pas de trahisons, il n'est pas d'intentions, de propos ou de silence qu'ils ne m'aient supposés : Qu'eusse-je donc été de plus, si j'eusse été constitutionnel !

Qu'ils ne se flattent pas, cependant, de trouver l'oubli de leurs crimes, dans les crimes de leurs successeurs ! la postérité est là qui les attend, & ils n'échapperont pas à l'histoire. Les révolutions suspendent la justice, mais elles la ramènent,

un jour, plus sévère & plus inflexible. L'on verra quels furent ces hommes & quelle fût cette assemblée : Cette assemblée complice de tant de forfaits, ces hommes coupables de tant de lumières ou de tant d'ignorance, qui ont corrompu l'affection d'une grande nation, & cherché à détruire la Royauté jusques dans les cœurs. Les lâches ! ils n'ont sçu qu'avilir un Roi & fuir ; ils n'ont sçu qu'envahir des propriétés, détruire des ordres & proscrire des princes ! & en venant implorer un azile qu'ils avaient eux-mêmes décrété comme supplice, ils se sont présentés à la pitié de l'Europe, pour éviter sa justice. Ils ont désarmé la vengeance à force de bassesse, & lassé la haine à force d'ignominie. Ces mêmes hommes qui ont déclaré

les émigrés coupables de lèze-nation, sont venus mendier leurs malheurs, & surprendre leur pauvreté. Toujours infidèles à l'honneur, mais jamais à l'ambition, ils se sont, de nouveau, glissés dans la monarchie pour diviser jusques à ses ruines. Ils ont abusé de la générosité & du malheur, même, de leurs victimes: on dirait qu'ils ont craint d'être pardonnés.

J'ai élevé ma voix en faveur de la vérité; je suis donc leur ennemi. Habiles à égarer l'opinion publique, ils ont cherché à la déchaîner sur ma personne & sur mes écrits, je défendrai ma personne & mes écrits. S'il est un seul homme qui ait écrit une ligne, dans ces deux ouvrages auxquels j'ai attaché mon nom; s'il est un seul homme qui ait à me re-



procher un fait grave, une intention équivoque, un seul moment de conduite douteuse, depuis cinq années, que cet homme se nomme, qu'il parle & qu'il prouve.

Si, réduisant au silence ceux qui ont tant d'intérêt à me l'imposer, je ne recueille que des libelles anonymes, ou d'honorables calomnies, alors je cesserai de les repousser & je commencerai à écrire.

Quant à ces folliculaires qui vivent d'imposture & pour qui l'infamie est un besoin; quant à ces hommes que l'on voit dans les tems de troubles, semer la calomnie & exhaler tant de venin dans leurs petits écrits, je ne saurai pas ces pages de leur nom; ce nom est devenu leur punition & leur injure, je ne réfuterai que leurs éloges.



N É C E S S I T É

D E L A

G U E R R E

E T

D A N G E R S D E L A P A I X.

Les événemens se succèdent avec une rapidité si effrayante, les revers sont tellement devenus le partage de la gloire, & les malheurs suivent, enfin, de si près les fautes, qu'il n'en restera bientôt plus à éprouver. Chaque jour a son infortune; chaque jour pré-

N E C H R O N I T E

pare son tribut & sa terreur. Cet amas d'hommes & de crimes, qui s'est appelé *République Française*, est peut-être au moment de devenir la *République universelle*. Le Comité de salut public touche à ces limites, qui étaient les limites des Gaules; & comme si ce n'était point assez du succès de ses armes, la Convention cherche un meilleur génie & une attitude plus forte. On dirait que fatiguée de crimes, elle osera bientôt ne pas proscrire les vertus. Elle marche au milieu des conquêtes vers cette constitution, qui doit joindre aux avantages du gouvernement Républicain, toute la force du gouvernement Monarchique; & elle place l'Europe dans une situation si difficile, que les puissances qui la composent, encore, ont autant à craindre des dangers du mal, que des périls des remèdes dont elles se servent.

Parvenus à la victoire à force de défaites,

les Français triomphent , aujourd'hui , du nombre. Ce réceptacle rempli de leurs dépouilles sanglantes , est , maintenant , couvert de leurs trophées. C'est dans ce palais , où la calomnie est en sûreté , & où les mœurs sont sans asyle , que des hommes , chargés de lauriers & d'infamie , menacent le monde de lui dicter des loix. Encore quelques instans , & les brigands du *Latium* montent au capitolé.

Il n'est plus tems de vouloir se le dissimuler , la France est cet empire dont la fertilité , l'étendue & les lumières , doivent décider des destinées de l'Europe. Renfermée par la nature dans les limites de sa puissance , elle fixait , elle-même , celle des monarchies. Elle fermait à la Russie le chemin de l'empire d'Orient ; elle garantissait l'Allemagne de la domination presque inévitable d'un Chef ; elle forçait la Prusse de craindre que

cette importance que lui acquit le génie d'un grand Roi, ne résistât pas à la faiblesse ou aux torts d'un long règne; elle sauvait l'Espagne de sa molle inaction, dirigeait le trident de l'Angleterre, & garantissait à la Hollande son heureuse richesse & ses mers; elle faisait respecter la Suède & le Dannemarck, & assurait, à une foule de petits Etats, une protection qui couvrait leur faiblesse contre la rapacité des grandes Puissances, sans exciter une jalousie qu'elle seule n'avait pas à craindre.

La France était le gage de tous les traités, l'intervention nécessaire dans toutes les alliances, & l'écueil de toutes les prétentions; elle était, en un mot, & la clef & les angles de cette voûte immense qui couvrait le repos, la force & les intérêts du globe. Ses flottes & ses armées étaient par-tout, elle les avait dans son sein. Les Souverains de l'Europe

devaient donc craindre son affaiblissement, encore plus qu'ils ne devaient redouter ses conquêtes.

La Monarchie Française, parvenue à l'état d'agrandissement que la nature & le principe de son gouvernement lui avaient marqué, était forcée de rester dans les limites naturelles & politiques, qui étaient devenues si nécessaires à sa conservation. L'Europe n'avait pas à redouter son influence, & elle devait tout attendre de sa protection & de son heureuse prépondérance dans le système politique. La France devait conserver & défendre l'Europe, ou elle devait l'agiter & la perdre.

Ce peuple qui soumit Rome & que Rome ne soumit qu'avec le monde, ce peuple Gaulois fondateur & destructeur de tant d'Etats, toujours fidèle à sa légèreté & à son in-

quiétude, & dont le caractère était, encore,
 plus à craindre que le courage, ce peuple
 avait obéi au plus grand des Monarques,
 Charlemagne regnait. Fort par sa constitu-
 tion, riche par son territoire, heureux même
 dans le sein de la féodalité, ce peuple avait
 fait de la France le plus beau, comme le
 plus puissant des Empires. Le hazard, les
 siècles & les grands-hommes, unis de rivalité,
 avaient tout fait pour sa gloire. Le hazard
 n'était plus que l'inévitable loi de sa prospé-
 rité. Les siècles se comptaient par le nom-
 bre de provinces qu'une victoire ou un traité
 enlevaient, pour jamais, à leurs maîtres.
 Les grands-hommes y naissaient, presque,
 comme les autres hommes. Louis XIV. était
 né, l'Europe avait craint la Monarchie uni-
 verselle; mais la France avait échappé à
 tant de gloire.

Malgré le Régent & son système, malgré la paix de 1763 & celle de 1783, malgré la souveraineté de la Corse & l'indépendance de l'Amérique septentrionale, la France pouvoit assurer le repos de l'Europe & conserver le sien.

Un Roi vertueux, & d'une bonté encore plus malheureuse que sa personne; des Ministres ineptes ou Ambitieux; ce funeste étranger qui les remplaçait tous; la versatilité de tous les principes; l'instabilité de tous les pouvoirs & le défaut absolu de tous les despotismes; un corps jaloux de tous les droits, & plus habile à les usurper que soigneux de les défendre; les courtisans du dix-huitième siècle, c'est à dire tous les vices de tous siècles; un luxe corrompateur & prédateur, l'irréligion, le philosophisme & l'égoïsme; la réunion de toutes les fautes &

de toutes les lâchetés, l'honneur, enfin, & la probité elle-même enfanterent les Etats généraux; ils parurent, & la Monarchie Française ne fût plus. L'Europe s'en étonna, plus jalouse qu'indignée; le souffle impur qui lui porta ce coupable succès s'étendit bientôt sur toute sa surface; la renommée même en devint la complice.

La déclaration des droits de l'homme, & les deux années de silence qu'elle surprit aux souverains, furent l'irruption philosophique des Vandales. Déjà, il fut aisé de prévoir qu'elle allait se répandre sur le Globe.

Tout le monde devint, bientôt, soldat ou auxiliaire dans ce premier combat contre la Monarchie. Il y eut cette seule différence que, parmi toutes les désertions, les hommes qui avaient reçu le plus de bienfaits du Prin-

ce, furent aussi ceux qui lui prodiguèrent le plus d'ingratitude. Ils levèrent insolemment une tête flétrie ; & le cœur toujours vil, mais couvrant d'un beau zèle un effort parricide, ils assassinèrent leur maître au nom de la patrie. Les réformés avaient leurs partisans ; mais les abus devenus le patrimoine de quelques familles, devinrent le prétexte de toutes les ambitions ; & à la réserve de ce petit nombre de serviteurs fidèles dont l'histoire conservera les noms, pour honorer les derniers jours de la Monarchie, chacun abandonna la Cour, qui s'était, déjà, abandonnée elle-même.

L'obéissance ne fut plus, alors, qu'une convention à renouveler ; les droits vinrent se placer au dessus des devoirs, & les droits furent pour les peuples, les devoirs pour les souverains. Les constitutionnels consacrerent

ces principes, les jacobins en profitèrent. Consciences, propriétés, honneur, tout fût envahi, abandonné, trahi dans un moment. La première assemblée plus coupable encore qu'ignorante, jeta les rênes entre les mains de l'assemblée législative, qui, hors d'état de résister à sa constitution, préféra le funeste honneur d'être plus criminelle qu'absurde. La république parût, alors, sur son char de triomphe, traînant à sa suite le squelette ensanglanté de la Monarchie; Elle déclara la guerre à l'Europe entière que ses emissaires parcouraient, impunément, depuis trois ans. Longtems méprisée, on ne lui opposa que des fautes & des négociations; elle profita des unes, & elle trompa les autres. Elle avait combattu avec des poignards, elle y joignit bientôt des armées. Elle jura la destruction des Rois, & elle médita l'envahissement de la propriété universelle.

Partout attaquée & sans défense, elle attaque, elle triomphe aujourd'hui de toutes parts. Quelques instans & quelques malheurs encore, & l'Europe est, peut-être, aux pieds du crime ou dans ses fers.

Quel est donc cet empire du Comité de salut public sur les cabinets des Monarques? qu'elle est, donc, cette fortune qui ne trahit jamais que la vertu & la justice? quel est cet ascendant d'un Pichegru ou d'un Jourdan sur M. le Prince de Saxe-Coburg, & sur M. de Clairfayt? qu'elle est cette prudence & cette politique des Gouvernemens, cette activité & cette politique de leurs adversaires? Dans cette lutte de toutes les tyrannies & de tous les forfaits contre toutes les autorités légitimes, les malheurs sont toujours d'un côté, & les succès de l'autre! ici, ce sont des princes aussi grands que leurs noms, des

généraux dignes de toute leur gloire , des
ministres vieilliss dans l'intérêt des Cours &
la science du Gouvernement ; là , ce sont de
jeunes scélérats échappés du barreau & des
théâtres , flétris par leurs propres Concito-
yens , & tremblans au pied de l'échaffaud
ou du Panthéon ; d'un côté toutes les Monar-
chies de l'Europe , de l'autre les lambeaux
sanglans & les restes informes de cette Mo-
narchie qui excitait , il y a deux ans , leur pi-
tié & leur mépris !

Ah ! sans doute , de grandes erreurs , &
cette périlleuse confiance produite par le
vertige , l'aveuglement & tous leurs faux rap-
ports , précipitent l'Europe dans le chaos de la
dévastation ! sans doute on a mal connu , on
a plus mal combattu encore ce puissant
ennemi des Nations ! qu'on ne se flatte plus
d'enchaîner ou de désarmer le *Jacobinisme* en-

reconnaissant *sa République*. Cet Acte ferait la sentence de mort de tous les Gouvernements qui le signeraient, & il n'en est aucun contre lequel *la Révolution Française* ne s'en fit, bientôt, une armée. Les Capitaines d'Alexandre ne signèrent que le démembrement de sa puissance, les empires restèrent; mais les maîtres de l'Europe consacraient l'abdication de toute la leur, & la Royauté, l'ordre & les Loix seraient dès lors sans propriété, comme sans azyle, sur le Globe.

Il n'est point de traité de Riswick ou de Nimègue pour l'opinion; une révolution ne desarme pas, car ses soldats ne se licencient point: & lorsqu'un vaste empire a été un camp, chaque chaumière y demeure une tente. La révolution française ne ressemble, d'ailleurs, à aucune de celles qui ont agité le monde. Ce déplacement, inconnu jusqu'à nos jours, des

pouvoirs, des propriétés & de toutes les opinions politiques, religieuses & civiles est tel, que ce ne sont plus les événemens qui sont malheureux, mais les résultats que ces événemens rendent, chaque jour, plus inévitables.

De moment en moment, la situation de l'Europe devient plus allarmante. Il serait aussi coupable que difficile, de le dissimuler ou de le taire. S'il était possible d'imaginer que le comité de salut public restât, longtems, possesseur de ces riches contrées que ses soldats & l'imbécille inertie des habitans lui ont, sans doute, ouvertes; si ces provinces, que la mer a été forcée de céder aux plus industrieux & l'Espagne aux plus courageux des hommes, pouvaient devenir la proie des hommes les plus scélérats; si les fleuves n'étaient point des obstacles; & si l'hiver lui-même n'avait plus de rigueurs; si les plus violens remèdes,

enfin, n'étaient employés avec cette activité
 dont le crime paraît avoir eu, seul, jusqu'i-
 ci le secret; il faut le dire hardiment, (car,
 encore une fois, le silence devient complice
 du malheur) la terre appartiendrait, sans re-
 tour, au crime & à l'anarchie. Si l'anarchie
 & le crime obtiennent un traité de Paix, le
 combat est éternel entre les Gouvernemens &
 les peuples. Le régime militaire, lui même,
 s'écroulera sous les ruines de la féodalité. Le
 clergé, quel qu'il soit, disparaîtra devant les
 fétiches & le destin; car le philosophisme a-
 près avoir détruit la Religion, ramène néces-
 sairement la superstition. La noblesse de tous
 les pays, ne fera plus même un vain nom;
 elle, qu'on eut trouvé invincible dans tous les
 tems, si plus éclairée & surtout moins opiniâ-
 tre, elle eut su lier ses intérêts à des inté-
 rêts bien plus précieux, bien plus vrais que la
 stérile vanité de ces titres que détruisent les

siècles même qui en consacrent l'orgueil. Enfin ; après deux siècles de petits états & de petites guerres , de donjons & de créneaux , les trésors d'un usurpateur , un grand caractère , surtout une autre Religion referont de nouvelles puissances & de nouvelles Monarchies. Le nom de la France , celui de l'Empire , celui de l'Angleterre , vivront alors comme celui de Rome , & leur territoire comme le sien , fera devenu la proie de la génération des conquérans.

Nous touchons à une de ces époques de la nature dont le souvenir , ainsi que celui du déluge , ne périra qu'avec le globe. L'Europe peut l'éviter , si tous les Souverains sans se diviser & sans se nuire , savent profiter du seul moment qui leur reste , aujourd'hui

L'univers , voilà le mot qu'il faut pronon-

cer lorsqu'on dit, *la révolution française*. Une salubre terreur, voilà pour les Souverains la pensée la plus grande, l'armée la plus puissante, la seule peut-être sur laquelle puisse s'appuyer le monde prêt à tomber.

C'est en armant des français en faveur de la France, c'est en dissipant ses craintes & en échauffant celles de tous les Etats, c'est en soulevant les peuples contre la convention, qu'on peut espérer de lui enlever la nation française. La nécessité dicte aujourd'hui ces loix; il faut les suivre ou périr.

Je dirai quels sont les dangers de la paix, & comment il est possible de l'éviter, encore. Je montrerai combien il est important de continuer la guerre, & surtout d'en changer la nature & le système.

Il est une opinion aussi funeste à l'Europe

que les revers dont elle est la victime ; c'est cette opinion généralement répandue , que les Souverains n'ont à défendre que la cause de la maison de Bourbon & celle des corps privilégiés ; & que le gouvernement intérieur de la France doit être indifférent & , peut-être , étranger aux puissances coalisées. Cette erreur est précisément celle que les jacobins & la convention entretiennent avec autant de soin , qu'ils en ont employé pour la faire naître. Elle leur conserve des partisans , jusques dans les classes même où ils ne veulent que des ennemis : elle isole toutes les résistances , aveugle tous les intérêts & prépare tous les murmures. C'est elle qui prononce le mot de paix , en prodiguant les regrets en faveur de cette guerre où elle ne fait appercevoir que des fléaux & une injustice.

Cet art perfide avec lequel l'anarchie s'ef-

force de soulever tous les peuples contre tous les Rois, n'a pas cessé, un moment, de redoubler ses efforts; il a cherché à corrompre l'Europe, s'il était trop faible, pour la subjuguier; & s'emparant de cet esprit d'égoïsme qui paraît avoir été particulièrement réservé à ce siècle, il a partout séparé l'obéissance de l'intérêt, & le patriotisme de la fidélité. Il a espéré que les révoltes lui tiendraient lieu d'invasions, & que la lassitude lui rendrait les Alliés que ses crimes devaient lui enlever.

Résultat funeste mais inévitable de l'ignorance des peuples & du silence des gouvernemens, une prévention aussi aveugle a nécessairement engendré cette indifférence, toujours, incapable de grands sacrifices, quand un intérêt qui lui semble étranger les sollicite. Elle a produit ce désir de la paix, qui est devenu bientôt un nouvel ennemi à combattre; en

forte que les jacobins, après avoir persuadé au peuple français que les puissances n'étaient armées que pour conquérir son territoire, ont persuadé facilement aux peuples de l'Europe, qu'elles n'armaient leurs bras & n'exigeaient toutes leurs ressources, que pour réplacer un Souverain sur son trône, & rétablir des corps Aristocratiques dans leurs propriétés, ou dans leurs droits.

Sans doute, l'Europe est armée pour faire remonter la maison de Bourbon sur ce trône, d'où elle pouvait, d'où elle devait l'empêcher de descendre: Sans doute, la réintégration des propriétaires est une suite aussi juste que nécessaire de ce magnanime dessein, & de ces sublimes efforts; & quelque soit le silence des Puissances coalisées sur un projet si généreux, plus leurs adversaires leur en refusent la gloire, plus il devient impossible de ne pas leur en of-

frir l'hommage. Mais la cause de la maison
 de Bourbon est devenue celle de toutes les
 Têtes couronnées, comme la cause de la no-
 blesse & du clergé de France est devenue celle
 des propriétaires de tous les Etats. Quel est
 le Souverain, qui puisse ne pas trouver la le-
 çon la plus terrible dans le sort qu'ont dé-
 prouvé les vertus de Louis XVI? quel est
 le cultivateur, ou l'homme industrieux qui
 ose dire encore, *ma propriété*, lorsqu'il s'est
 élevé une assemblée qui a tout accordé à la
 force, & rien à la justice; qui a fait un droit
 de l'insurrection, & du patrimoine paternel
 une propriété commune & nationale? Le salut
 de la France est inséparable du salut de l'Eu-
 rope, il est la véritable contre-révolution. Car,
 elle n'est elle-même que la conservation de
 l'ordre social; & c'est elle qui rend nécessaire
 le plus terrible, mais la plus juste de toutes
 les guerres, avec ceux qui veulent la détruire.

Toutes les propriétés de l'Europe sont donc, aujourd'hui attachées au sort de la propriété proscrite; & les assignats qui la représentent sont hypothéqués sur le territoire de toutes les puissances. Il fallait déclarer la guerre à la France le jour où son assemblée usurpant tous les droits, & consacrant tous les crimes, jetta sur le Globe ce papier dont chaque peuple se servira tour à tour. Un Ministre habile n'y eut pas manqué, il aurait sçu que Henri IV. n'eut jamais habité le Louvre, si la ligue eut eu à rougir d'un Evêque d'Autun.

Toutes ces expropriations successives que tant de scélérats se permirent, les droits de l'homme à la main; toutes ces maximes qui devaient être leur arrêt, & qui sont devenus celui des Gouvernemens, l'Europe les a vues, elle les a entendues, avec cette tranquillité &

peut-être avec une jalousie qui lui coûtent,
 aujourd'hui, son repos & son honneur. Elle
 a laissé les Missionnaires parcourir ses Royau-
 mes, les régicides s'y réfugier, & leur pa-
 pier se présenter au commerce, à la liber-
 té ou à la séduction: & aujourd'hui, ce sont
 des armées victorieuses qui font de ce pa-
 pier la monnoye des provinces conquises:
 Ce sont des hommes courbés sous le poids des
 crimes & des triomphes, qui appellent par
 le dangereux spectacle de leur glorieuse im-
 punité les peuples à l'insurrection, la popula-
 ce à la souveraineté & la misère à la for-
 tune.
 On ne saurait trop le répéter, les assignats
 de la République Française sont hypothéqués
 sur les propriétés du Clergé, de la noblesse
 & de tous les cultivateurs de L'Europe.
 L'Europe les acquittera, si elle reçoit tou si

elle accorde la paix; car, elle leur donnera une libre circulation, & le Traité en renfermera la clause. Lorsqu'on reconnaît le souverain, on est toujours forcé de reconnaître le signe de sa richesse; & lorsque l'on traite avec une révolution, c'est elle qui commande, on n'a plus qu'à obéir.

Les droits de l'homme sont devenus le germe de toutes les révolutions, & les assignats en sont les moyens. Lorsque la sédition éclatera, elle proclamera les uns & elle se servira des autres. Il n'est point de fortune publique, il n'est point de crédit Royal qui puissent se flatter de balancer cette immense ressource. L'Europe elle-même, n'est peut-être pas assez riche pour devenir aussi pauvre que la France, elle n'est peut-être pas assez forte pour pouvoir espérer tant de faiblesse. La France a dissipé le capital de son terri-

toire, mais c'est ce capital qu'elle va redemander à l'Europe. C'est en absorbant tout son numéraire, si on lui accorde la paix, que la Convention conservera tous les moyens de lui faire la guerre.

Tous les peuples, comme tous les Souverains sont, donc, appelés à ce combat de l'anarchie contre les loix, & du brigandage contre les propriétés. La liberté, que le peuple place toujours dans un changement de gouvernement, ne se présente plus que chargée de dépouilles & avide de proscriptions. Tous ceux que menace un semblable bienfait, n'ont plus d'espérances à conserver, ils n'ont que leur courage à lui opposer : Car, si la Convention est reconnue, toutes les Monarchies sont sans maîtres & tous les gouvernemens sans loix.

Cette assemblée que le despotisme Japonnais & Tibere lui-même accuseraient de tyrannie, menace aujourd'hui les Puissances de mettre fin aux vengeances & aux crimes. Elle médite la tranquillité de la France, & elle cherche à enlever aux Alliés ces partisans généreux qu'ils y conservent encore. Ils vont passer sans retour du côté de la République, & à la suite d'un grand effort, c'est-à-dire d'un succès, les Alliés n'annoncent, enfin, les dispositions qui les honorent & les motifs qui les animent.

La Convention desire la paix, pour la donner à la France & pour l'ôter à l'Europe. Ses émissaires n'attendent qu'un Ambassadeur, pour se répandre sur le globe & pour se rejoindre, de toutes parts, aux clubs établis dans les empires; car, il est bien peu de familles où les Jacobins n'ayent placé un com-

plice ou n'ayent préparé un coupable. La révolution Française qui a fait une révolution dans chaque maison, en France, se flatte d'obtenir le même succès dans toutes les monarchies. Elle a fait circuler partout le venin qui la propage ; elle a cherché à insinuer dans tous les esprits ces principes démocratiques qui la soutiennent ; & elle a consenti qu'on abhorrât les Jacobins, pourvu qu'on adorât leurs maximes.

Si c'est dans les conseils des Princes que se trouvent, souvent, les plus grands ennemis de la Royauté, ils se placent aujourd'hui dans le rang de sujets, pour cesser bientôt de l'être. Ils réveillent toutes les passions, & depuis les rives de la Sprée jusques aux mers du Sud, ils mettent l'honneur & la vie d'une portion de la société à la disposition de l'autre. Qui peut douter que chaque homme

du peuple ne soit ambitieux de cette situa-
 tion nouvelle, & qu'il ne seconde, bientôt,
 une révolution qui la lui promettra? Ce se-
 rait mal connaître le cœur humain, que de
 compter sur la vertu contre son ambition.
 Amant de l'indépendance, l'homme est natu-
 rellement porté à lui sacrifier jusqu'à son
 bonheur; & l'exemple du succès achève, trop
 souvent, d'égarer la raison. Qui peut douter
 que la paix n'en facilite les moyens aux Jaco-
 bins, & qu'elle ne garantisse aux coupables
 cette première impunité qui enhardit jusqu'à
 la faiblesse? Qui peut douter que les factieux,
 les rebelles & les mécontents de tous les Etats,
 ralliés en secret autour du Comité de salut
 public, n'attendent avec impatience son appui
 ou la paix? Plus la Convention la désire &
 plus elle avertit les Puissances de la lui refu-
 ser; cette paix, si heureusement impossible, au-
 jourd'hui, qu'il faudrait peut-être autant d'ef-

forts pour l'accorder avec dignité, que pour la combattre avec courage.

Quel est le Souverain assez dédaigneux de sa gloire, pour recevoir cet Ambassadeur républicide qui viendrait insulter les mânes de Louis, au nom de la république, & lui imposer la ratification de tant de forfaits? Quel est le Monarque assez ennemi de son sang, pour abdiquer sa souveraineté entre des mains fumantes de celui d'un des premiers Monarques du monde? Quel est l'homme d'Etat qui oserait trahir le système politique & moral de l'Europe, en y plaçant cette puissance qui en a juré la destruction? Ce serait outrager les Souverains, que de s'arrêter un moment à la possibilité d'une semblable transaction! Envain leurs ennemis chercheraient - ils des exemples en faveur de la faiblesse ou de la honte, l'histoire elle-même les refuse. Les

Rois de la terre recevaient les Ambassadeurs des Romains, mais les Rois de la terre étaient, alors, les esclaves de Rome ! Cromwel eut aussi des ambassadeurs, mais plus son attentat fût grand, plus il sentit la nécessité de rendre l'autorité respectable & sacrée ! il s'environna de toutes les forces de la Monarchie contre le Monarque qu'il venait d'assassiner ; & en écrasant le peuple sous le poids de son autorité, il ne lui laissa que la honte du forfait dont il osait offrir le prix à la tranquillité publique. Les Etats unis de l'Amérique Septentrionale conquièrent la souveraineté ; mais plus leurs efforts furent d'abord séditieux, plus ils tâchèrent de couvrir leur rebellion en promettant le respect aux gouvernemens, & en assurant les droits de la propriété !

Non, il n'est point de Souverain, il n'est point d'homme d'Etat ou d'administrateur qui

désespèrent, à ce point, de la fortune & de la conscience publiques ! non, le comité de salut public, ne l'obtiendra pas, cette paix qu'il désire ! & cette Germanie qui affranchit les Gaules & l'Univers, cette Germanie où nous avons trouvé nos institutions & nos loix ; ce royaume nouveau où FREDERIC éleva si haut la majesté des Rois, où l'on voit l'héritier de sa gloire soutenir, avec autant de dignité que de constance, la fatigue des camps & les revers de la guerre ; cette Grande Bretagne qui préféra l'honneur de secourir Henri IV à la facilité de s'emparer de ses dépouilles, replaceront ses descendans sur ce trône qui répond à l'Europe de tous ses trônes & de tous ses traités,

Mais avec qui la ferait-on, d'ailleurs, cette paix ou cette trêve ? ferait ce avec ces bachas de la république qu'on appelle *représentans*

du peuple, avec ces pro-consuls de l'Anarchie que abusent, également, de la servitude & de la souveraineté de la convention? serait ce avec ce Comité de salut public dont les membres font des loix, exécutent & punissent, mais qui tyrans de leurs égaux en redeviennent, bientôt, les esclaves? Serait ce avec cette Convention nationale elle-même qui souveraine aujourd'hui, demain sera détronée par un congrès ou un sénat qui ne rempliront pas plus ses promesses qu'ils n'exécuteront ses loix? Dans toutes les suppositions d'autorité, on peut voir des contractans, mais on ne saurait trouver ni garants, ni bonne foi, ni sûreté.

Si la paix est difficile à conclure, son observation est impossible à obtenir. Car, il faut un avantage réciproque ou une faiblesse extrême pour garantir un traité; & que peut-on offrir à la Convention qu'elle ne se flatte de

posséder bientôt; ou que peut on en exiger qu'elle ne soit forcée de refuser? Serait-ce en démembrant la France comme les ennemis s'efforcent, chaque jour, de le persuader au peuple qu'on obtiendrait son consentement? Ah! si les Puissances étaient assez malheureuses pour obtenir un pareil succès; si elles avaient cette ambition aveugle qui dévore son avenir, & que la calomnie seule a pû leur supposer, elles s'exposeraient à des guerres ruineuses pour conserver des provinces qui leur seraient, bientôt, arrachées. Cet orgueil national, qui fait les Monarchies comme les républiques, ne serait jamais un moment leur sujet. C'est l'Océan & la Méditerranée, c'est le génie de Vauban & la gloire de Louis XIV, ce sont les Alpes & les Pyrénées qui doivent séparer la France & la joindre à l'Europe, qui doivent circonscire & composer

son territoire. La tranquillité du monde est placée entre ces limites. Ce n'est pas, d'ailleurs, en favorisant le démembrement de la France que les Alliés pourraient augmenter leur puissance : La conquête d'une partie de ses possessions, ôterait en puissance relative au gouvernement assez hardi pour la tenter, bien plus qu'elle ne lui donnerait en puissance réelle.

En admettant même que la convention nationale fit en faveur de la paix, c'est-à-dire du besoin d'établir un gouvernement, le sacrifice de ces possessions qui appartiennent à un autre monde, il est incontestable qu'elles feraient, hautement, redemandées avant cinq ans. Le préparatifs de la guerre qu'elles fusciteraient alors, seraient tous faits ; car la révolution n'aurait qu'à appeler ses soldats sur ses vaisseaux ; & elle n'aurait pas oublié qu'un empire

fertile, baigné de tous côtés par l'Océan, est sûr d'avoir une marine formidable sous un gouvernement vigoureux.

Le seul moyen d'espérer des momens de paix avec la république Française, serait donc de lui rendre tout son territoire; & alors à quoi servirait cette paix, si les Puissances Alliées n'y trouvaient point cette *sûreté* & cette *conservation* qui doivent en être l'objet & le garant? Envain la convention déclarerait-elle qu'elle renonce aux conquêtes, & qu'elle ne troublera point l'autorité dans ses droits, & l'obéissance dans ses devoirs? Envain repousserait-elle, avec tous les efforts de la sincérité, les vœux qu'elle a forcé les peuples de former en faveur de l'indépendance & de l'anarchie? Là où il n'y a point de vertu, il ne saurait y avoir de *sûreté*; & la perfidie est une arme que la

Convention ne posera jamais. Les Souverains éloigneraient leurs troupes, mais les prétextes naîtraient sans cesse en faveur de l'injustice, car ce ne serait pas à elle qu'il importerait le plus de n'être pas punie.

Mais la convention veut la paix, parceque le régime révolutionnaire qui a consolidé sa puissance doit enfin la détruire, si les victoires comme les revers exigent, sans relâche, des réquisitions & des supplices; si le peuple ne jouit jamais de ce repos qu'on lui promet toujours, & si de nouveaux sacrifices préparent sans cesse de nouveaux regrets. La Convention veut la paix, parcequ'elle redoute ce mécontentement, effet nécessaire de la tyrannie; il n'est pas, en effet, un seul député, qui ne regarde la trêve comme le gage de sa sûreté individuelle, & c'est l'impunité de sa souveraineté que la Convention entière se flatte

d'y trouver. Nous rendrons toutes nos conquêtes, disaient également au mois de Janvier 1793 Brissot & Robespierre, Chabot & Roland, nous rendrons la Saroye & les provinces Belghiques, c'est le territoire de la France & son Assemblée nationale que nous voulons conserver. Barrère disait au mois d'Avril dernier; c'est notre sûreté que l'Europe doit garantir aux dépens de la sienne, si elle nous force à des nouveaux succès; & tous les peuples les partageront alors, & alors nous garderons nos conquêtes. Et cet homme qui a inventé une hantise nouvelle osait ajouter en même tems : les Alliés ont déjà fait plus de fautes qu'ils n'ont essayé de revers. Tel est le secret de la Convention, mais tel est aussi le sort dont elle menace l'Europe.

Cette assemblée qui n'a fait des loix que pour trouver des complices ou des coupables, & qui a confondu dans un seul mot la ty-

l'année, la liberté & l'anarchie, cette assemblée est au moment de changer ses loix civiles, car tous les rapports politiques vont changer. Mais on se tromperait grossièrement, si l'on croyait que l'amour de la république eut égaré un moment les Français: la Convention à force de conquêtes, les a seulement obligés à ne pas la détester autant; la génération actuelle aura vu les crimes, celle qui la remplace ne verra que les succès.

Si l'assemblée qui va succéder à la Convention, paye les dettes de l'Etat; si elle promulgue la loi du partage des terres, ou si elle en donne seulement une portion à chaque citoyen, (& ces deux mesures qui sont dans les projets du Comité de salut public, seront l'effet nécessaire de la paix) qu'elle est alors la société en Europe qui ne doit pas trembler de voir un appât aussi séduisant présenté à ses

membres? La Convention a déjà préparé le partage des terres par la loi de l'adoption; cette loi si ridicule pour nos mœurs, mais bien plus dangereuse en ce qu'elle ne paraît pas aller si directement à son but. Les décrets sur l'égalité, toutes ces vérités spéculatives dont le peuple cherchera toujours l'application dans la propriété, car il n'est point pour lui une autre théorie; le divorce & la réduction projetée de toutes les fortunes; les nouvelles loix sur les donations & sur les dispositions testamentaires; cette éducation enfin que l'homme le plus vertueux est contraint de donner à son fils; voilà des dangers que la paix ne saurait prévenir, & auxquels elle donnera au contraire plus d'étendue & plus de force.

L'éducation, cette partie si essentielle des Gouvernemens & qui doit toujours être rela-

sive à leur principe , l'éducation a été faite avec habileté par la Convention, & elle n'a négligé aucun des moyens qui doivent la rendre redoutable à l'Europe. Sa surveillance a tellement tous les effets de la tyrannie, que le père le plus attaché à la Monarchie, est obligé de donner à son fils des principes républicains. La Monarchie a beau se réfugier dans l'intérieur des ménages, cet amour que l'enfance y dérober pour la Royauté, est aussitôt détruit par les impressions du dehors; On lui peint tous les Rois comme autant d'ennemis de sa patrie, & c'est aux pieds des images de Brutus & de Mutius-Scævola, qu'on lui fait jurer d'imiter leur exemple.

La génération qui doit envahir & détruire l'Europe a aujourd'hui douze ans; elle est née au milieu de la révolution, elle en a vu toutes les époques, reçu tous les principes, succé

tous les poisons. Chaque jour elle hait davantage les Rois , chaque jour elle aime mieux la république ; elle n'a point vû la Monarchie, la Monarchie avait fini lorsque cette génération est sortie du berceau ; elle ne l'a apperçue que pour l'outrager , trop faible encore pour la combattre. Malheureuse destinée de l'enfance ! cet âge appartient tout entier à ses premiers guides , & c'est sa faiblesse , c'est son innocence même qui le livrent au crime ou à l'erreur ! Il ne saura jamais en France , que le gouvernement d'un seul est celui qui promet à l'homme le plus de bonheur & de paix ; il aura respiré l'anarchie , il aura grandi avec l'égalité , il aura suivi *un triomphe* ; il lui faudra alors le globe , car il voudra le subjuguier.

Quel est le traité de paix , qui peut obliger la génération qui s'avance à renoncer à cette

horrible conquête? Il faut la vaincre, l'éclairer & la rendre heureuse pour cesser de la redouter. Si on laisse à la Convention la nécessité d'un si grand avantage, on doit trembler qu'après avoir rendu les Français si redoutables, après leur avoir donné tous les fléaux de la liberté, elle ne leur fasse goûter les charmes de la servitude: alors elle sera forcée de lui abandonner les dépouilles du monde, car il faut avec le peuple être longtems heureux, si l'on ne veut être bientôt coupable. La vertu est pour lui dans la fortune, la fidélité dans le succès, & on ne lui ordonne la raison qu'en lui procurant l'abondance.

Le gouvernement de France ferait donc obligé de conquérir, & pour sa propre sûreté, & par la nature même des principes de liberté que ses peuples auraient respirés; moins ils en jouiraient, & plus ils chercheraient à trou-

bler celle de leurs voisins. Ce ne ferait point le repos, mais l'anarchie; ce ne ferait point l'égalité, mais le despotisme qu'ils les forceraient d'embrasser; & plus jaloux de détrôner des Rois que de créer des républiques, ils favoriseraient partout la licence & protégeraient partout la sédition. L'Europe serait sans gouvernemens, car elle est trop corrompue pour conserver des républiques. Les vertus & la pauvreté les créent, les richesses & la corruption les détruisent. Rome chasse les Tarquins, & Rome reprend sa liberté; la capitale du monde voit assassiner son maître & massacrer seize Empereurs, & elle demeure esclave parceque la liberté & la corruption ne se trouvèrent jamais ensemble.

Le luxe d'ailleurs conduit nécessairement aux troubles. Introduit dans les Etats, il prépare leur affaiblissement par l'appétit si

dévorant de l'intérêt , & par le mépris de l'esprit public & des principes. Son habitude rend souvent indifférens les moyens de le soutenir , & elle rend presque toujours inutiles les loix qu'on cherche à lui opposer. Il traîne à sa suite ce désordre des mœurs publiques qui enfante l'oubli de tous les devoirs , & le refus de l'obéissance. L'intérêt devient alors plus cruel , le luxe plus avide , & lorsqu'il sont secondés par la corruption , ils préparent ces révolutions qui ensanglantent les Empires ; Car , ils brisent tous les moyens de leur conservation , en isolant tous ceux qui ont fait leur force & leur prospérité.

Lorsqu'un peuple cesse d'estimer il va bientôt cesser d'obéir ; aussi de tous les dangers qu'un Souverain peut craindre , le plus grand est celui de s'avilir , & il s'avilit lorsqu'il sépare sa dignité de la dignité du trône. Lorsqu'un peu-

ple a trahi son Dieu & proscrit sa Religion, il ne souffre plus que les peuples voisins conservent la leur. Ses agitateurs savent trop combien un frein aussi sacré offre de résistances, pour ne pas le briser entre les mains du gouvernement qu'il leur convient de bouleverser; car si la Religion cause souvent des troubles, il en est aussi qu'elle seule peut appaiser.

Tout conspirera donc en faveur des Français, & l'impétuosité de ce caractère qu'on n'a pas assez craint, & ces mœurs dont on a si légèrement méprisé la jeunesse, la vanité & l'inconstance, & ces maximes séduisantes de souveraineté & de propriété, qu'un traité de paix mettrait à la portée de tous les peuples. Les peuples chercheront leur liberté dans les crimes, mais elle ne fera, comme il arrive presque toujours, que la servitude du plus grand nombre, & ils n'auront que les inconvéniens du gouvernement populaire.

Les députés de la Convention se jugent trop bien eux-mêmes pour vouloir de la république, & plusieurs n'ont pas craint d'avouer que la France ne pouvait l'être, qu'après être revenue à la simplicité des mœurs par la barbarie. Plus près du peuple que des loix, & soigneux d'éviter les dangers dont elles les menacent sans cesse, ils veulent cacher la Monarchie sous des formes républicaines, lui en donner même le signe si la victoire consolide leur puissance, & éviter ce gouvernement absolu qui attend les séditions & les guerres civiles; car, c'est ainsi que le veut la nature éternelle des choses. Environnés de triomphes & de spectacles, ils s'approchent chaque jour de ce gouvernement fédératif, dont le chef aura de la force parcequ'il lui sera attribué un grand respect, & dont les loix imagineront, pour le caractère Français, ce qu'elles n'oseront pas lui prescrire. Une campagne inutile ou la

paix établiront ce gouvernement; mais la nature des principes qu'il aura à contenir fera telle, je le répète, qu'il faudra leur abandonner l'Europe, & l'Europe changera de face,

Aujourd'hui, quel que soit le pouvoir de la Convention, il n'est point encore à l'abri des revers; la tyrannie est dans l'intérieur, mais la liberté est aux frontières; la France obéit, mais l'armée n'a pas passé sous le joug. Le corps législatif persuadé que c'est du sein de l'armée que doit sortir le maître de la France, si la guerre se prolonge, a été forcé de la commander en personne, & les généraux sont devenus les Lieutenans des représentans du peuple. Aussi, un général n'a-t'il pu encore obtenir sans peril l'admiration ou l'attachement de ses soldats, & il n'en est aucun qui n'ait eu autant à craindre d'en

être aimé que d'en être haï; aussi, le Comité de salut public vient il de créer un mot terrible, *le monde Français*; & ce mot laissera peut-être l'armée à la Convention, mais alors il livre l'Europe à l'armée.

C'est envain que Tallien & le parti qui l'expose, laissent respirer la terreur & abusent, ainsi, d'un moment de popularité; c'est envain que les modérés cherchent leur sûreté dans leur faiblesse ou dans leurs craintes, Tallien deviendra bientôt coupable de ce qu'il a été forcé de promettre. Un revers un peu considérable, ou un mouvement intérieur provoqué par la continuation même de la guerre, lui feront éprouver la terrible nécessité de ce régime révolutionnaire, qui détruit lorsqu'il gouverne & qui écrase dès qu'il cesse de protéger, de ce régime qui ne permet ni justice, ni clémence, ni remords.

Mais ce parti a en sa faveur la paix ; il a une chance plus heureuse encore , s'il avait assez de talens pour la bien juger & assez de force pour la saisir. L'avantage de Tallien doit être si considérable dans ce moment , que cet avantage doit l'effrayer & le perdre s'il a laissé échapper un seul instant. Si *la Faction* des modérés trouve une résistance extérieure , si elle évite ou laisse fuir les circonstances , elle est jugée & condamnée. Envain invoquerait-elle une assemblée nouvelle qui moins chargée de crimes , mais aussi jalouse d'en commettre que celle qu'elle jugerait bientôt , oserait se présenter à l'Europe avec l'hypocrisie de sa vertu ; toute cette fausse modération n'enfanterait que ses propres malheurs. Mais , aussi longtems que chaque séance de la Convention , ne sera que le récit de ses conquêtes , aussi longtems que les drapeaux de la victoire flotteront sur la tête de ses membres , aussi long-

tems surtout que de nouveaux peuples vien-
 dront briguer le titre *d'alliés*, la Convention
 nationale aura moins à craindre sa durée, ses
 loix, ses injustices. Elle prodiguera les ou-
 trages aux souverains, sur les théâtres, & les
 propriétés aux Sans-culottes, pour défendre
 son palais. Autant la guerre civile ferait
 éclater le mécontentement intérieur, autant la
 guerre étrangère fatiguerait le peuple & pro-
 voquerait son désespoir, si les revers & les
 victoires étaient balancés; mais si la guer-
 re ne se soutient que par des évacuations
 & des pertes, elle laissera la Convention maî-
 tresse de tous ses esclaves; si la Convention
 recule à son gré les frontières de la France,
 il dépendra également d'elle de ne pas avoir
 de successeur, de ne pas avoir d'affocié.
 C'est donc en favorisant la guerre civile, c'est
 en donnant à la guerre étrangère un caractère
 moins malheureux; c'est en refusant ainsi la

paix à la Convention & en la promettant au peuple français, qu'on doit espérer de voir ce peuple tourner son désespoir contre la Convention nationale.

C'est à la paix que tous les dangers dont la convention est menacée, ne laisseront plus appercevoir que sa puissance & sa gloire : c'est à la paix que les périls dont elle menace les Puissances de l'Europe feront inévitables pour elles. Pour bien connaître toute leur étendue, il faut être bien convaincu que les jacobins ont partout des émissaires ; que ces émissaires ont formé, partout, ces assemblées qui conspirent dans le silence & complottent dans les ténèbres ; que leur correspondance avec cette société qu'on peut forcer de changer de nom, mais non pas de principes, est toujours active & continue ; & que les principes démocratiques, cette maladie épidémique de l'amour-propre,

se glissent dans tous les cœurs & pénètrent dans tous les Etats. Que l'on fasse un moment attention à cette lotterie générale de forfaits composée pour tous les peuples, à ces urnes fatales d'où la misère sort pleine de richesses, & le crime sort de pouvoirs; qu'on voye la convention consacrant ces maximes de la propriété commune & de la liberté individuelle; déclarant usurpateurs les Rois même avec qui elle traitera comme Souverains; élevant cette génération qui doit être leur ennemie; conservant toutes ces propriétés que le crime usurpa en France; invoquant une Religion politique qui ordonne ou tolère le brigandage, & faisant descendre du ciel, ou recevant des mains d'une fausse philosophie les Dieux protecteurs de la rébellion & de l'anarchie: qu'on signe ensuite la paix & voilà le gouvernement qu'on aura reconnu, & les bienfaits qu'il versera sur le Globe.

Car, il n'est point de gouvernement qui puisse se flatter de résister à ces principes, & son aveuglement ne servirait même qu'à leur opposer une résistance plus faible. Plein d'une mortelle confiance dans son éloignement ou dans ses loix, envain l'Etat le mieux ordonné invoquerait-il la foi d'un traité, ou en demanderait-il l'observation à ses garants ? envain, cet autre univers sorti du sein du chaos avec ce siècle, fort du génie de son Créateur & de la gloire de sa Souveraine mépriserait-il un danger qui doit frapper tant de régions avant de menacer la sienne ? la liberté & l'égalité impunies & reconnues arriveront aux pôles, elles auront la rapidité des vents parcequ'elles ont leur violence : la Convention nationale entourée de poignards & de loix, s'avancera la foudre & la destruction dans ses mains, & comme un tremblement de terre dans ses mouvemens subits, elle renverfera les villes, détrui-

ra les royaumes & défigurera la face de la nature.

On cherchera peut-être à se flatter, on espérera que la paix en faisant rentrer dans le sein de la France ces armées répandues sur l'Europe, y portera avec elles un esprit d'activité, d'indépendance & d'orgueil dont la convention aura à redouter les effets: on espérera que les factions naissant au milieu des conquêtes & de la *reconnaissance* de la république, y provoqueront bientôt des dissensions civiles & détruiront son gouvernement. Ce serait mal connaître la révolution française & surtout les français, ce serait conserver une espérance aussi funeste que les revers qui l'auraient rendue nécessaire. Sans doute les factions agiteront la France; mais la propriété assurée aux soutiens de l'autorité ou de la tyrannie, des terres accordées aux soldats victorieux, tous

ces plébéïens devenus patriciens , leurs familles fières de cette existence politique & civile , dont on leur a trop laissé goûter les charmes , serviront des partis , écouteront la voix d'un ambitieux , mais elles se rallieront positivement à celle d'une assemblée qui ouvrira tous ses trésors & prodiguera les spectacles. Tout ce qui arrivera de plus sensible dans un pareil ordre de choses , ce sera la convocation d'une assemblée nouvelle qui accédera à des demandes qui ne compromettront pas sa puissance , ou qui déclarera la guerre pour la rétablir ; car la nature du *sans-culotisme* est telle qu'il faudrait , alors , lui abandonner l'Europe pour conserver la France.

La révolution française est fondée sur des principes tellement violens , que l'expropriation qui la soutient doit servir à la consolider , c'est-à-dire , à l'étendre. C'est l'incendie qui de-

vient plus actif en dévorant ce qui l'alimente.
 Moins le gouvernement qui se trouvera établi
 en France conservera de tranquillité, & plus il
 s'empressera d'attenter à celle de l'Europe.
 Qu'on n'imagine pas qu'il puisse manquer de
 prétextes, pour excuser sa perfidie: car enco-
 re une fois, un traité de paix avec la Con-
 vention serait tel, & les Puissances qui le
 consentiraient se trouveraient dans une position
 si difficile, qu'elles seraient forcées de pro-
 mettre ce qu'elles ne pourraient point te-
 nir; & la Convention n'aurait que l'embar-
 ras, dans le nombre de motifs qu'elle croirait
 avoir de leur déclarer la guerre. Ce fe-
 rait un *prétendant*, une pitié trop généreuse,
 ou un azyle trop éclatant; ce seraient ou des
 articles secrets, ou des bruits publics; ce fe-
 rait une trahison découverte, ou une conspira-
 tion projetée; ce seraient de nouveaux alliés,
 ou de nouvelles alliances domestiques. Les

Romains manquèrent-ils jamais de raisons, pour déclarer la guerre aux Rois que leur intérêt leur ordonna de combattre? & la Convention à leur exemple, ne voudra-t'elle pas ôter les Etats ou les conserver? ne faudra t'il pas mériter, sans relâche, le titre de son allié, ou s'exposer au ressentiment de ses armes?

Les conquêtes de la république Française, ces conquêtes qui effrayent l'imagination & étonnent même les vainqueurs, plongent la nation française dans une yvresse telle, que la terreur de l'Europe aura pû lui être seule comparée. Qu'on juge ce qu'un tel orgueil ajoutera à l'orgueil de cette nation contre laquelle il était ordonné, par le Sénat de Rome, que les prêtres même ne feraient pas dispensés de marcher, lorsqu'elle envahirait son territoire! Contre cette nation qui obligea les Romains à tenir jusqu'à 18 cents mille hom-

mes sous les armes, pour lui fermer l'entrée de l'Italie, & qui dans l'enceinte de leur Capitale difait, en signant un traité, *malheur aux vaincus?*

Ces conquêtes du peuple français, font aujourd'hui tellement partie de sa souveraineté, qu'il n'y a aucun *citoyen* qui puisse sentir qu'il est homme, sans s'appercevoir qu'il est né français. Que les Puissances, en voyant le danger qu'elles courent pour avoir laissé former un pareil peuple auprès d'elles, jugent donc quel est celui qui les menace, si elles le laissent s'affermir? qu'elles jugent ce qu'un tel orgueil prépare d'humiliations aux souverains qui poseraient les armes à ses pieds? Qu'on fixe, un moment, ses regards sur ce Panthéon où les images des Rois vaincus frapperaient, sans cesse, les regards de leurs vainqueurs; qu'on entende sur ces théâtres consacrés à la victoire,

ces nouveaux orateurs du peuple qui ne lui parleraient que de sa puissance & de ses droits ; & forçant, s'il est possible, son imagination à ne pas reculer devant le spectacle de tant de forfaits, qu'on se porte, un moment, sur cette place où la nation française croirait célébrer *le premier jour de son indépendance*, & chargerait de couronnes ces représentans qui lui ont commandé l'assassinat & l'incendie ? qu'on y voye *le premier triomphe Romain* éterniser la honte de l'Europe ; tous les arts tributaires de tous les crimes, & le même bronze qui a coulé sous les traits d'un grand Monarque, devenir les chaînes qu'on forgerait pour les souverains ? Elles sont tombées ces Statues, monumens de la reconnoissance & de la fidélité des français pour leurs Rois, elles ont servi de victimes à l'ambition & à la révolte : on foula aux pieds ces têtes sacrées, on mutila ces augustes images,

comme si chaque coup eut dû faire une playe, eut dû verser le sang du Monarque dont elles consacraient les vertus : & c'est sur leurs débris, c'est sur le piédestal même de la Monarchie que la *Liberté Française* a consacré la violation de tous les droits ! C'est dans ce même palais où elle osa juger son Roi, qu'elle ose attendre les Ambassadeurs de tous les Rois de l'Europe !

L'on vient de voir quels sont les obstacles qui rendent la paix difficile, & quels sont ceux qui rendent son observation impossible. Nous allons examiner qu'elles sont les ressources que présente la guerre.

La guerre n'offrirait pas des dangers moins grands que la paix, & elle deviendrait, elle-même, plus funeste, si elle ne changeait pas de caractère & de conduite. Des conquêtes

dont l'histoire a peine à suivre la rapidité, donnent à la convention des subsistances & des moyens nouveaux; elles donnent à cet esprit public qui n'était, il y a quatre mois, que de la terreur & du désespoir, une énergie si forte qu'il n'est plus désormais de témérité pour les Français; elles leur inspireront tant de confiance dans le caractère, dans les ressources de leurs députés, que ceux-ci sont peut-être au moment de devenir leurs représentans. Fatiguée de triomphes, la nation française perdra bientôt toute espérance de voir les succès des Puissances coalisées, & l'horreur des atrocités qu'enfanta la révolution, diminuera dans cette effrayante proportion.

Robespierre est, déjà, descendu au tombeau chargé de la haine publique. Il emporte les crimes de l'Assemblée qu'il subjuga, & c'est

en écrivant son histoire, que ses complices se flattent d'excuser leur tyrannie. Le peuple accusera de tout, le seul homme que tout le monde ait redouté; & en flétrissant à jamais sa mémoire, la Convention croira y trouver le pardon de ses crimes: car de grands succès les font toujours oublier au peuple, & la victoire est toujours pour lui la justice.

Il est, malheureusement, aussi vrai que le système adopté par les Puissances Alliées, & la manière dont la France a été attaquée au dehors & secourue au dedans, sont également vicieux & devaient produire précisément l'effet dont l'Europe gémit. Ce n'est pas la force, ce n'est pas la valeur, ce n'est pas la fortune qui ont d'abord combattu les Alliés, ce sont les Alliés eux-mêmes qui ont fait la fortune, la valeur & la force de la Conven-

tion; ce sont leurs fautes & leurs malheurs, qui lui ont appris à ne pas en commettre & à ne pas les craindre.

Ce ne sont pas les revers, ce sont les victoires qui perdent les Alliés. Ce sont les mauvais succès qu'ils remportent, la manière dont ils les obtiennent & surtout celle dont ils en usent, qui réduisent leurs affaires à l'état déplorable où elles se trouvent. Au contraire, ce sont les revers qui ont donné à cette assemblée que la France repousse de son sein, ce courage qui étonne & cette activité qui souvent le remplace. Elle a senti que lorsque l'on combat en faveur d'une révolution, il ne peut y avoir de confiance dans la victoire, que quand il ne reste plus de victoire à remporter; & laissant aux généraux de ses ennemis la dangereuse gloire de perdre les batailles à force de talens, elle a opposé la té-

mérité à la prudence & les succès à l'honneur. Elle s'est servie de la licence contre la discipline, & du fanatisme contre la raison. Elle a senti l'avantage d'armer toutes les passions, contre des ennemis qui ne lui opposaient que la régularité des manœuvres; & ne faisant aucune faute contre la politique, c'est-à-dire contre les circonstances, elle n'a montré ni indécision dans les plans, ni faiblesse dans l'exécution, ni inquiétude sur le succès. Elle n'a pas compromis un instant le salut public; & lorsque toute la nation Française frappée de terreur ou pleine d'espérances voyait les Alliés à Péronne, la Convention n'avouait que sa force & ne montrait que ses ressources. La même assemblée qui avait proclamé la république, devant les armées qui lui demandaient la Monarchie sous les murs de la capitale, vendait le camp d'Annibal, & ne laissait appercevoir au peuple Français que la

joie de renfermer ses ennemis dans le sein de la France. L'homme tremblait, mais le député ne montrait que du courage. Les Comités préparaient en silence le départ de la Convention, mais la Convention se déclarait inséparable du peuple & se montrait supérieure aux événemens. Elle faisait partir des courriers pour préparer sa fuite, & elle envoyait des généraux porter la guerre dans les provinces de ses ennemis. Ainsi, en ne cédant jamais à la fortune, elle força peut-être la fortune à lui rester fidèle.

L'histoire militaire offre en effet peu d'exemples de l'habileté avec laquelle le Comité de salut public, a transporté sur le territoire ennemi le théâtre de la guerre. Il a répété en Flandre ce qu'il avait si heureusement exécuté en Alsace; & forts de l'effémation de l'Europe, de la présomption de quelques hommes

& de la médiocrité de beaucoup d'autres, forts de l'ignorance dans laquelle les Puissances de l'Europe, ont été entretenues sur la nature & sur les ressources de la révolution, les barbares de France ont joint à tous les avantages d'une guerre nationale la supériorité d'esprit, d'activité & de conduite. Les Puissances de l'Europe en oubliant que le nombre & l'enthousiasme subjuguèrent dans tous les tems les méthodes & les tactiques; ont négligé d'exalter & d'armer les peuples en masse; & plaçant toute leur force dans les troupes de ligne, elles ont laissé les revers décourager les peuples, & le vulgaire se ranger du parti des vainqueurs.

La terreur avait plongé la nation Française dans l'esclavage, la victoire finira par livrer son obéissance à la Convention; ce peuple en se soumettant à des triomphes en offrira la glori-

re à tous les peuples. *Encore quelques succès*
 & *l'Europe était aux pieds des septembriseurs*,
 disait, sur les débris de Valenciennes, le plus
 grand publiciste de ce siècle, le seul homme
 qui ait fait penser le public. Et c'est au
 milieu des accens de la victoire, qu'il annon-
 çait la ruine de l'Europe! Tant ce sage &
 profond observateur redoutait des avantages que
 ne préparaient point la politique & la for-
 ce; tant il craignait cette guerre sans passions
 & cette cause sans enthousiasme; tant il était
 persuadé qu'un faux système devait perdre
 bientôt ceux qu'il favorisait!

Avant d'examiner les moyens qui peuvent être
 opposés à la république Française, il faut jeter
 un coup d'œil sur l'esprit qui dirige ou qui
 anime ses armées, & sur celui qui règne ou qui
 se tait dans les départemens. Cet examen doit
 montrer ce que la Convention peut craindre,

ce qu'elle doit espérer des mesures qu'elle fera forcée de suivre ou d'abandonner.

L'armée entièrement séparée du gouvernement sous lequel la France gémit, ayant, pour ainsi dire, un code Monarchique & affranchie de presque toutes les loix qui la gouvernent, est nécessairement en contradiction avec les principes de la Convention. Car, toute armée commence par avoir un chef, & elle doit finir par avoir un maître. Elle le desire, elle le demande & c'est sur cet esprit invariable, qui peut être appelé le principe de l'armée, que sont fondées sa discipline & sa force ; mais c'est cet esprit qui rend l'armée aussi dangereuse au dedans que nécessaire au dehors. Aussi toutes les Républiques ont-elles eu le plus grand soin de déplacer le pouvoir militaire, dès que les circonstances où elles étaient en-

gagées le leur permettaient : aussi cherchèrent-elles toujours à rendre le tems de la Dictature aussi court que le danger ; & aussitôt que des citoyens purent commander long-tems leurs égaux , aussitôt que des généraux purent conquérir l'attachement de leurs troupes , ils subjuguèrent leur gouvernement & en devinrent les maîtres.

La Convention pénétrée de cette vérité qui tient à la nature même des choses , obligée de créer la discipline dans ses armées , & de laisser à ses soldats cet esprit révolutionnaire qui en fait la force , la Convention a mis tous ses grands officiers sous l'inspection de ses représentans. Exécuteurs aveugles de leurs ordres , séparés de leurs soldats au milieu de leur camp , étrangers à leur propre volonté , il est plus aisé aux généraux Français , de devenir les victimes d'un succès que d'un revers ,

de périr par le triomphe que par la dénonciation. Cette surveillance qui ne dort jamais, rend le repentir d'un général inutile, & la défection de *son armée* presque impossible. Mais l'armée toujours portée vers son chef, toujours plus près de mépriser l'autorité civile que de la respecter; ne permet pas à la Convention de calmer un instant ses craintes; elle ne lui laisse pas plus de sécurité après la victoire qu'après la défaite; elle lui fait craindre son orgueil autant que son découragement: c'est alors que cette autorité législative cherche ailleurs ce ressort qui doit animer son armée, qu'elle se sert de son fanatisme pour vaincre & de sa gloire même pour l'obliger à obéir.

La Convention est jugée par l'armée Française, comme elle mérite de l'être; l'armée la méprise, l'armée frémit au récit de ses

affassinats, & elle rougit également de honte à la vue de ces divisions qui lui apprennent, sans cesse, quels sont les maîtres qui la soldent. Mais toutes ces divisions, l'armée les apperçoit sans éprouver leur influence, & sans en partager même l'intérêt. Marius & Sylla couvraient Rome de proscriptions, pendant que les armées Romaines achevaient la conquête du monde. Le Comité de salut public a tellement persuadé à ses soldats que les Puissances étrangères voulaient envahir leur territoire pour le démembrer; elle a tellement abusé, en faveur de cette calomnie, de ces événemens presque toujours inévitables dans les calamités d'une longue guerre, que la Convention est devenue, aux yeux de l'armée, l'assemblée qui devait conserver l'intégrité du territoire Français.

Un réquisitionnaire est arraché à ses foyers,

où il implorait le secours qu'on lui ordonne de combattre; il aimait les Puissances, il se traîne aux frontières; il y trouve la calomnie, c'est-à-dire l'esprit public; il les deteste & les combat. Il était malheureux & esclave dans son département, il se croit libre & il se trouve Français en présence de Pennoni. Cette funeste ignorance où on le laisse du sort qui est réservé à la fidélité de sa désertion; ce besoin du repentir, qu'on lui fait craindre de ne pouvoir offrir à des Français dont il ne voit que l'absence ou les malheurs; cette incertitude sur les dispositions des Puissances coalisées; cette répugnance invincible, de n'être plus qu'un étranger en les servant; ce noble orgueil de tenir à un grand Empire, & la gloire passée & la force présente; ce sentiment de fierté, enfin, lorsqu'il a vu reculer des troupes réputées invincibles, tout le porte à ne trahir

ni ce qu'il croit sa patrie, ni ce qu'on le force d'appeller sa gloire.

La cause du soldat Français est mauvaise, mais on lui persuade que c'est l'honneur de sa patrie qui lui est confié; il méprise la Convention, mais on le force de craindre les Puissances. Plus malheureux, encore, de ne trouver nulle part ses officiers, ses princes & son Roi, le soldat Français reste à la république, parcequ'il ne peut appartenir à la Monarchie. Oui, l'armée Française serait l'armée Royale, si les moyens qu'on a pris pour l'y engager n'étaient ceux qui devaient l'en détourner. On n'a donc pas senti que ce sont, précisément, ces soldats qui versent leur sang, parcequ'on leur a fait craindre l'envahissement de leur territoire; que ce sont ces hommes qui ne veulent être ni Autrichiens, ni Anglais, mais Français, qui seraient de-

venus les meilleurs soldats de la coalition! C'est leur répugnance même pour le démembrement de la France qui assurait qu'ils en feraient la conquête! C'est leur juste mépris pour la Convention, qui garantissait qu'ils n'abuseraient pas de leur victoire!

L'armée Française veuve depuis si longtemps de ses princes, demandait à les craindre bientôt pour les aimer toujours. Elle voulait la France pour patrie, & elle s'était choisie pour en être le libérateur; tant elle sentait sa dignité, tant elle avait la conscience de son honneur & de ses forces! C'est cette armée qui disait à Crecy, *nous sommes vaincus, mais la France ne l'est pas.* C'est cette armée qui disait à Bovines, *nous ne souffrirons jamais qu'on escornifle l'héritage de notre maître.*

Quand une nation a eu des Charlemagne,

dès Henri IV & des Louis XIV ; quand elle
 a eu ses Turenne, ses Luxembourg & ses
 Condé, elle veut des chefs pris dans son sein,
 elle ne va pas chercher ailleurs des maîtres.
 On ne trahit pas, en un jour, quatorze cents
 ans de patrie ou de gloire, & on ne devient
 jamais auxiliaire dans sa propre cause. Les
 soldats de la république n'ont jamais eu plus
 véritablement une patrie que quand on leur
 a persuadé, (avec autant de perfidie que d'a-
 dresse,) qu'on allait la leur conquérir. Heu-
 reux le Monarque, dont les enfans lui porte-
 ront en tribut cette fidélité, source & ga-
 rant de toutes les vertus ! Heureux le Souve-
 rain, chez qui cet honneur devient le prix de
 tant de belles actions, qui ne sauraient en avoir
 d'autre !

J'ai vu des généraux, des officiers, une foule
 de réquisitionnaires marcher à regret aux fron-

tières, y désirer une armée Française, n'y trouver que des étrangers & les combattre. J'ai entendu ce que je viens d'écrire; j'ai entendu ces propres mots: *le libérateur de la France y trouvera des partisans, le conquérant est sûr de n'y rencontrer que des ennemis.*

Si la Convention n'a rien négligé pour égarer l'honneur de l'armée Française, elle n'a pas employé moins de soins, pour inspirer aux départemens les mêmes craintes; elle s'est servie, si non avec un succès égal, du moins avec une féclératesse aussi grande, de la tyrannie & de la corruption. Après avoir subjugué les provinces par la terreur, elle a cherché à diriger cette terreur contre les Alliés. Elle a espéré que la force & la prudence des cabinets deviendraient également suspectes aux Français; & profitant de leur lassitude lorsqu'el-

le a crû avoir obtenu leur obéissance, elle leur a montré le repos dans la victoire qui, seule, pouvait les conduire à une paix certaine. Elle leur a peint les Puissances coalisées attaquant la France pour la ravager, & des guerres continuelles, suite nécessaire du partage arrêté entr'elles, comme le fruit de leurs succès & le bienfait de leur conquête. En un mot, la Convention a cherché à armer l'opinion en faveur de ses crimes & contre les Puissances alliées.

C'est donc l'opinion que les Alliés ont à combattre, & il leur devient d'autant plus important de l'éclairer, qu'elle seule peut préparer & favoriser le succès de leurs armes. Car, ils se flatteraient en vain d'obtenir par la force, ce qu'il faudrait demander encore à la persuasion; & après avoir conquis la France

se ils se verraient obligés, pour s'y maintenir, de créer une force intérieure contre révolutionnaire.

C'est donc dans l'intérieur de la France que les Puissances doivent chercher la contre-révolution ; elles doivent l'aider de tous leurs efforts , mais c'est à des Français qu'il faut confier le soin de les diriger. C'est à eux seuls qu'il appartient, c'est-à-dire qu'il est possible, de déplacer l'opinion & les pouvoirs ; eux seuls peuvent faire pardonner aux Français leurs conquêtes ; car, il n'y a que leurs victoires, qui puissent ne pas humilier l'amour-propre des vaincus.

Rien ne prouve avec tant de force la nécessité d'une semblable conduite que la guerre de la Vendée. Plus la Convention a redouté ses progrès, plus la France les a désirés ; la

Convention a senti, dès le premier instant, qu'une guerre de cette nature allait joindre ses intérêts aux intérêts du peuple qu'elle opprime; & cette guerre a pris, aux yeux du corps législatif, ce caractère effrayant que n'aurait jamais une guerre étrangère, parceque l'opinion combat en faveur des guerriers de la Vendée, ou que du moins elle ne peut leur imputer les intentions qu'on la force d'attribuer aux Puissances coalisées,

Il paraît hors de doute, par des aveux obtenus de Brissot au moment de sa mort, que la crainte d'une guerre civile fut une des raisons principales qui le déterminèrent à déclarer la guerre aux Puissances. Il crut qu'il serait moins difficile à la convention de soumettre l'Europe, que de conquérir la France. Il fonda ses espérances sur cette opposition d'intérêts qui

allaient entrer dans la coalition, & il osa voir dans la conduite que l'Europe avoit tenue jusqu'à ce jour, des symptômes de faiblesse, ou du moins une prudence si tranquille & tellement étrangère aux circonstances, qu'elle devoit finir par produire le démembrement de la coalition, & bientôt après la ruine des Etats coalisés.

L'Europe avoit vu organiser trois millions de gardes nationales, & cette politique si ombrageuse dans ses craintes, qui deux ans auparavant ne permettait pas à un Souverain de former un camp, ou de rassembler dix Bataillons; ces cabinets si difficiles en éclaircissements, qui menaçaient d'une rupture le Monarque qui sans augmenter ses forces les exerçait dans le sein de son Empire, frappés tout-à-coup d'une léthargie universelle, virent provoquer & ar-

mer cette milice qu'on crut affaiblie par son propre mépris , & par l'inexpérience de ses chefs. On ne songea pas que l'arme mise dans les mains de l'homme en est rarement ôtée sans son consentement , & que la liberté ne fait jamais le sacrifice de ce qui lui donne le sentiment de sa force. On ne vit pas, ou on ne voulut pas voir que cet exemple donné par les gardes-prétoriennes du crime, par ces Soldats qui avaient vendu la Capitale au peuple , allait se communiquer à l'armée , & que l'armée , la nation & la populace se confondraient bientôt ensemble.

En vain l'Assemblée constituante avait-elle décrété que les frontières de sa république se couvriraient de troupes, les Puissances n'y avaient opposé que de froides négociations; & des préparatifs qui dans des circonstances ordinaires auraient suffi pour embraser l'Europe , ne lui

arrachèrent par une disposition hostile. La maison de Bourbon menacée de plus de malheurs encore qu'elle n'en éprouvait, semblait être devenue étrangère aux Souverains; tant les Souverains se flattèrent longtems que les remords de la nation française finiraient par expier ses crimes! mais, les peuples crurent la royauté coupable de tout ce qu'elle avait souffert; ils la virent bientôt criminelle de tout ce qu'elle permettait, & tous les états semblerent se réjouir de l'abaissement auquel on condamnait les ordres de la Monarchie française.

Cette assemblée nationale que l'histoire trouvera aussi coupable que la convention, redoutait la guerre civile; aussi ne négligea-t'elle rien pour l'éviter pendant son règne. Elle avilit tellement son Roi, elle flatta si basement le peuple, elle triompha avec tant de lâcheté

Le 17 juillet 1789, (dans cette journée que l'on peut appeller les *fourches Caudines de la royauté*) & elle trompa, avec une perfidie si profonde, la fidélité des troupes de ligne, que la nation française se trouva sans gouvernement, sans guerre civile & sans loix, entre la plus corrompue des assemblées & le plus vertueux des Rois. Tous ces *Verrès* de la constitution se hâtèrent de fuir devant ces jacobins qui rougissent, aujourd'hui, de les avoir pour pères ; & ils laissèrent la France embarrassée de décider, s'ils l'avaient couverte de plus de malheurs, ou de plus de honte. L'Europe ne vit pas que ces *constitutionnels*, après avoir proclamé les principes qui devaient la soulever, créaient les armées qui allaient l'envahir : elle n'opposa que des demi-moyens & des demi-mesures à des hommes qui appelaient hautement la nation entière à l'insurrection ; & après avoir versé dans trois campagnes plus de sang & de

trésors qu'il n'en fallait pour conquérir la France, l'Europe se trouve aujourd'hui heureuse de pouvoir lui résister; tandis que si les opérations avaient été dirigées par les circonstances plutôt que par les hommes, la France serait déjà soumise, elle aurait déjà couronné son Roi: car, ce ne sont pas les occasions, ce ne sont pas les partisans & les vœux que les Souverains n'ont point trouvés sur cette terre défolée, ce sont les hommes qui ont manqué à ces occasions, & il ne s'en est pas trouvé un seul lorsque, peut-être, il eut fallu un Dieu pour recréer trente Provinces, un esprit public, une Religion & un **ROI.**

Le rétablissement de l'ordre est devenu depuis trois mois tellement difficile par la force, que c'est dans l'intérieur de la France que les Puissances doivent principalement en chercher les

moyens. C'est la guerre civile qu'il faut aujourd'hui débarquer en France, mais cette guerre qui cherche partout des Français & non des ennemis, & qui en communiquant aux vaincus tout l'éclat de la victoire, leur en fait aussitôt partager tout le fruit.

C'est en éclairant l'armée sur les véritables dispositions des Puissances, c'est en recevant tous les repentirs, & en incorporant tous les Français dans une armée française; c'est en conservant à l'orgueil ses prérogatives, aux officiers leurs grades & aux soldats leur subsistance, qu'on pourra espérer ces défections qui doivent rallier, sous les drapeaux de la cause la plus juste, les soldats & les victimes de la Convention; ce sont des chefs français qu'il faut leur présenter; ce sont ces deux illustres frères qui ont cherché partout des ven-

geurs à la Royauté, & à qui il n'a manqué que des occasions, pour la rétablir dans tout son éclat; c'est ce guerrier que l'on a vû, dans une même journée, apres avoir fait plier les ennemis à la tête de ses escadrons, marcher à la victoire à la tête de ses fantassins, ce Prince dont l'éloge le plus grand sera l'histoire la plus fidèle; c'est, en un mot, cette maison de Bourbon, l'orgueil de la nation française, qu'il faut charger d'en recueillir le repentir ou la soumission.

Mais ce n'est pas en reconnoissant la Vendée comme Alliée de la coalition, c'est au contraire en l'en séparant que les Puissances doivent espérer des succès. Cette disposition est devenue tellement nécessaire en faveur de l'opinion, que si la Vendée, cette terre de héros qui s'est emparée de la gloire de la nation française, & qui en conserve le dépôt

avec tant de fidélité, avait eu des chefs étrangers, elle n'existerait peut-être plus : parce que le peuple français n'y eût pas vu la Monarchie française, parceque la Convention eût supposé à ces magnanimes défenseurs de leur sol & de leurs droits, les mêmes motifs qu'elle ose supposer aux Puissances. Mais, en protégeant la Vendée, c'est dans de prompts secours qu'il faut placer de grandes espérances ; c'est en appelant sous le même drapeau tous ces Français qui n'ont que leur courage à opposer à leurs malheurs, c'est en donnant la même couleur à des guerriers que le même esprit anime & que le même intérêt dirige, qu'on doit espérer d'oter, enfin, à la Convention ces français incertains ou égarés, qui sont forcés de combattre en sa faveur.

En favorisant ce grand rassemblement, en lui donnant des armes & des chefs, tout

porte à assurer, (mais il n'y a pas un seul instant à perdre) qu'on le verra bientôt se grossir de cette foule de mécontents que le silence des Puissances Alliées afflige autant que les conquêtes de la République; car la France est remplie de symptômes de Monarchie, elle s'y cache sous toutes les formes, mais elle s'y livre à toutes les craintes; & la seule déclaration qui puisse rassurer tous les esprits, est la formation d'une Armée française, & la reconnaissance absolue de son territoire & de ses droits.

Que ces intentions claires, précises & invariables, telles que le cœur magnanime des souverains les a formées, soient annoncées au peuple français. Les Jacobins ont créé partout des intelligences, ils se sont assurés des complices par la séduction & des victimes par le crime, ils ont enlevé à l'homme simple

& timide sa conscience & ses principes : les souverains se sont, donc, réservés la gloire de trouver leurs Alliés dans la franchise, dans la noblesse de leurs desseins. L'honneur & la vertu sont chargés de leur obtenir des partisans ; & ceux-ci seront invincibles, il ne les abandonneront jamais.

Que les Puissances Alliées déclarent qu'elles refusent la paix à la Convention & quelles la donnent au peuple français ; qu'elles lui prouvent que c'est pour lui & non pour elles qu'elles ont voulu la contre-révolution, c'est-à-dire le rétablissement de l'ordre ; que c'est pour lui donner la liberté & non pas le despotisme qu'elles se sont avancées sur ses frontières ; que c'est pour lui rendre sa propriété & son bonheur, & non pour l'en dépouiller qu'elles vont réunir toutes leurs forces ; que les Puissances Alliées se montrent ce qu'elles sont,

grandes & généreuses , & le peuple français ira au devant de ses libérateurs.

Mais, si c'est dans le Poitou qu'il faut d'abord chercher des Alliés , c'est à Paris qu'il faut attaquer la convention ; c'est-là où il faut frapper la révolution ; car, elle n'est pas aux extrémités, elle toute entière au centre. C'est à Paris que la division est extrême comme la lassitude. C'est à Paris que la contre-révolution doit éclater , parceque c'est-là que tout, jusques à la corruption est disposé à la favoriser. La convention nationale n'existerait pas aujourd'hui, elle eut été dissoute ou massacrée si on l'eût attaquée, (il n'y a pas quatre mois encore) dans son propre palais, avec ses propres armes , avec les moyens que l'on a négligés, que tout indiquait contre sa puissance, auxquels elle n'avait à opposer que sa lâcheté & ses craintes, avec ces moyens qui peut-être ne sont pas encore impossibles, mais dont

l'exécution fera toujours inséparable du secret.

S'il est indispensable d'éclairer l'opinion du peuple français , il n'est pas moins important pour les Souverains de diriger celle de leurs sujets vers leur propre salut. C'est en les mettant dans le secret de leur avenir ; c'est en leur montrant qu'elle est *cette liberté* dont on leur offre les *bienfaits*, quels sont ces hommes qui leur parlent *d'égalité & de propriété*, qu'on en obtiendra des secours, des dons offerts non à la personne des Souverains, mais à la sûreté des Empires, non à la crainte ou à la flatterie, mais à l'amour du Monarque & au salut de la patrie.

Il faut ébranler l'opinion lorsqu'on veut l'éclairer, & c'est en la ménageant trop que souvent on l'égare. Que les grands écrivains s'emparent de l'esprit public, qu'ils le tournent con-

tre cette assemblée qui n'a pas négligé un moment de le corrompre? Lorsqu'il fallût combattre le Roi de Macédoine, les orateurs lui cherchèrent partout des ennemis, & tout jusques à la Pithie *philippica* en Grèce. Quand il fallût sauver Athènes, l'éloquence de Demosthenes entraîna même les *thébains* à la guerre. Mais si l'esprit public est négligé, si les Royaumes n'ont plus de patrie, si les Empires n'ont plus de Cités, si l'on montre au peuple de la faiblesse ou de la crainte, alors on voit le peuple passer tout entier du côté du vainqueur.

Ce n'est qu'avec de l'enthousiasme qu'on peut combattre un parti ou une faction, & il faut employer des moyens révolutionnaires, lorsqu'on veut attaquer une révolution. Si des têtes sages & prudentes conservent avec succès les rênes du gouvernement dans les tems cal-

mes, des têtes fortes & vigoureuses peuvent seules les tenir dans des tems orageux ; car l'esprit vieillit comme le corps, & combattre la révolution française avec les maximes ou les armes de l'ancienne politique, c'est condamner la vieillesse à l'inertie, ou forcer la jeunesse à l'inertie. C'est sans doute un défaut en politique de ne rien laisser au hasard, mais il est incontestable que les succès dans les révolutions dépendent presque toujours de la témérité.

Les cabinets regrettent leur science, ils ne veulent rien oublier, & ils n'ont plus qu'un seul instant pour tout apprendre. C'est en écartant de leurs conseils toutes ces idées de lenteur ou de négociation, que la convention ose se flatter d'y introduire ; c'est en ne permettant jamais à ces propositions aussi lâches qu'insidieuses, hazardées dans l'opinion publique, d'arriver jusqu'à eux ; c'est en ne perdant pas

un seul jour de leurs forces comme de leurs droits, que les Souverains peuvent empêcher la révolution française d'aborder dans leur Capitale, dans leur palais. S'il faut se présenter aux revers avec un grand caractère, il faut attaquer aujourd'hui la convention nationale avec le défintéressement & la grandeur d'ame. Il faut lui opposer un centre d'unité où les opérations de la guerre soient préparées, une police aussi active que sévère, qui protège avec force & punisse avec justice; il faut surtout renoncer à cette fausse confiance qui a fait tant de victimes, & causé tant de malheurs. C'est avec la réunion de tous ces moyens que l'on préparera une quatrième campagne. Elle décidera sans retour du sort de l'Europe; elle ne lui permettra plus de fautes, elles ne lui laissera plus d'espérances.

On doit juger quels sont, dans le moment

actuel, les seuls moyens que l'on peut opposer aux succès des Français, & combien il importe que le dépôt de toutes les richesses du Globe, ne tombe pas en leur pouvoir; car, on espérerait inutilement, si la Hollande devenait leur proie, obtenir la campagne prochaine des avantages décisifs; la république Française ferait alors redoutable sur les mers, & maîtresse de toutes les destinées de l'Europe.

La Convention, on ne saurait trop le redire, veut la paix; mais quand on connaît les principes qui la gouvernent, les hommes qui la composent & les projets qu'ils méditent, il est difficile de ne pas être convaincu que le Comité de salut public veut conquérir la Hollande pour combattre l'Angleterre, & rendre cet hyver la paix tellement inévitable pour les autres Puissances, qu'elles n'ayent

plus qu'à s'y foudroyer. Cependant, il en est temps encore, on peut arrêter les Français, on peut marquer des bornes à la victoire, on peut arriver à la campagne prochaine.

C'est une armée entièrement Française qu'il est important d'avoir à cette époque. Cette nation qui appelle au tour d'elle tant d'illustres profecits, qui leur a donné des armes, & leur a fait présent de leur propre drapeau, ne laissera pas une telle entreprise imparfaite; elle achèvera son ouvrage. L'émigration, ce dévouement aussi sublime qu'impolitique, présente à l'Angleterre l'occasion la plus grande de faire éclater sa générosité; elle fait plus aujourd'hui en sa faveur, elle lui assure les moyens d'acquérir une gloire immense, éternelle. Seule, cette nation souveraine des mers pourrait encore porter la Monarchie en

France, & la déposer sur cette terre où elle ne périrait jamais.

Mais, ce ne sont plus de bataillons épars qu'il faut charger ailleurs des destinées de l'Empire Français. Non, que ces guerriers ne fussent toujours & partout invincibles? On les a vus changer à Menin la défaite en triomphe; on les a vus étonner en Alsace leurs alliés, leurs ennemis, par leur courage & surtout par leur nombre; mais isolés & sans appui, ils obéiraient bientôt à des circonstances étrangères: le sang le plus beau de la Monarchie coulerait sur les frontières, sans rendre les peuples à leur Dieu & à leur Roi: les noms seraient immortels, mais les légions auraient péri. Ce sont des Français qui doivent les mener aux combats, ce sont leurs Princes qui doivent en donner le signal; c'est auprès d'eux, sous leurs regards & dans leur

patrie que ces légions doivent triompher ou périr.

Si cette fatalité qui fait le sort des Empires, paralyfait les derniers moyens que l'Europe conserve pour sa défense; si les vœux que dictent l'amour le plus vrai & le dévouement le plus entier pour la plus juste des causes, devenaient inutiles; si en continuant la guerre on n'en changeait ni la nature, ni les dangers, alors (& c'est ici la plus douloureuse de toutes les vérités) alors, il faudrait accepter la paix, la paix ferait préférable à une telle guerre. L'humanité jouirait au moins d'une illusion passagère, & l'Europe respirerait, un moment, avant l'arrivée des barbares.

Que la malveillance cherche encore à dénaturer cet écrit; qu'elle s'efforce, qu'elle

s'épuise à faire entendre ce que je n'écris pas, à ne pas comprendre ce que j'écris, je lui répondrai: l'hommage du plus profond respect & du zèle le plus ardent qu'on puisse mettre aux pieds des Monarques, est tout entier dans la vérité, & c'est ainsi qu'on ne trahit pas leur cause. J'ai la conscience d'avoir rempli un devoir sacré, j'ai dit la vérité. On ne la cachait plus sur les remparts de Troye, après la mort d'Hector.

F I N.

100
 et puis à faire entendre ce que j'ai dit
 pas, à ne pas comprendre ce que j'écris, je
 lui répondrai: l'hommage, du plus profond
 respect et du zèle le plus ardent pour
 monarque aux pieds des Monarques, est tout en-
 tier dans la vérité, et c'est ainsi qu'on ne tra-
 dit pas leur cause. J'ai la conscience d'avoir
 rempli un devoir sacré, j'ai dit la vérité. Or
 ne se cache plus sur les tempêtes de l'épée,
 après la mort d'Alexandre.



22/105

